Soro trouve un cheveu à Samson et Dalila (le super film de Cecil B. de Mille)

M. CECIL BLOUNT DE MILLE est ce géant de la pellicule qui ne peut tourner un film sans s'entourer d'une figuration de quelques milliers de personnes. M. Cecil Blount de Mille a prospecté l'Histoire à la manière d'un excavateur perfectionné. M. Cecil B. de Mille jongle avec les trônes et les dominations, bouleverse les époques et se fiche, semble-t-il, sérieusement de la chronologie et de la vraisemblance. Au cours d'une carrière féconde, M. Cecil a brûlé Jeanne d'Arc, a écartelé

Chef philistin, vêtu de pied en cap, marchant sur la tête d'un pauvre vieillard israélite (d'après Rubens, musée de l'Hermitage, Léningrad).

les mercenaires carthaginois, a crucifié Jésus, a fait mâcher du chewing-gum à Richard Cœur de Lion et a massacré plusieurs armées grecques en des Thermopyles de carton-pâte...

M. Cecil Blount de Mille nous manquait. Dieu merci, le voici revenu. Il est revenu avec une œuvre impérissable, de celles qui restent dans toutes les mémoires. Cette fois-ci, avec un zèle tout neuf et un enthousiasme renouvelé, M. Blount s'est jeté sur la Bible et, avec la complicité de M. Jesse Lasky, de Mme Nathalie Kalmus et de MM. Paramount, en a tiré une dramatique histoire vraie, un épisode poignant qui nous en apprend long sur la psychologie de l'homme (et de la femme)...

Alors ?... Je vous la raconte, cette histoire ?... Je vous la raconte !... (Mais attention ! vous allez pleurer...)

Donc, nous sommes en pleins temps bibliques, et en pleine occupation philistine. Les Israélites souffrent durement sous le joug de l'envahisseur, mais ne désespèrent pas. Justement, dans les environs de Gaza, la capitale, et dans un village miteux rehaussé de technicolor, un vieillard cacochyme, mais alerte, fait la leçon aux enfants, futurs libé-

Samson, juge des Hébreux, considéré comme champion de Palestine toutes catégories, en train de tordre un javelot philistin (d'après Rembrandt, musée d'Amsterdam).

rateurs du territoire. Mais, hélas ! voici venir la Gestapo philistine. Le chef attrape le vieillard par la barbouze :

— De quoi ? fait-il (en américain).

Il jette le vieillard dans la boue et lui marche sur la tête avec une intense satisfaction. Les autres sbires jubilent.

— Vous rigolerez pas toujours ! que fait le vieillard, la bouche pleine de glaise. Samson (prononcez « Sem' sonn' ») va arriver...

Nous apprenons alors que ce Sem'sonn est un dur, un costaud, un teigneux, un résistant. Ça va barder dans un instant ?... Il y aura du carnage ?... Eh bien ! pas du tout !... Le costaud, en cette heure dramatique, est tout simplement en train de se pomponner, car il a rendez-vous avec sa belle, laquelle non seulement se prénomme Samathor (ou quelque chose d'approchant), mais encore est philistine. La mère à Samson, elle est pas contente du tout :

— Tu devrais épouser Myriam, dit-elle. Myriam t'aime, et puis elle a/de la terre palestinienne à la semelle de ses savates ! (Le voilà bien, le racisme !)

— T'occupe pas, répond Samson en ajustant sa cape amarante (et technicolore).

Et il part rejoindre sa dulcinée. Il

Samson terrassant le lion superbe et généreux, entre Ashdod et Ekron, en Palestine (d'après Eugène Delacroix, collection particulière...)

la trouve en galante conversation avec le nommé Athur, sur la sale gueule duquel se lit le plus pouacre des duplicités (ce qui n'étonnera personne quand on saura qu'il est le chef des armées du roi !...).

Après certains propos peu aménes, Samson tord quelques javelots, à seule fin de montrer ce qu'il sait faire. La sœur de Samathor (ou quelque chose de pareil), une nommée Dalila (prononcez « Delaïla ») fait aussitôt les yeux doux à notre athlète. Le pauvre Samson ne se doute pas jusqu'où cette Dalila va l'amener, mais nous, nous le savons, hélas !...

— Si on allait chasser le lion ?... dit soudain l'affreux Athur, avec beaucoup d'à-propos...

La sœur de Dalila accepte, ravie. Mais Samson n'a pas le droit de participer à la chasse royale. Qu'à cela ne tienne ! Bondissant sur un char aérodynamique et hippomobile, il prend un raccourci et, avant tout le monde, parvient à la caverne où gîte le carnivore.

— Attention ! dit Dalila. Prends ton javelot. Il grogne !...

— Pas question ! dit Samson. C'est un jeune. Mes bras suffiront...

Hop ! il s'approche. Crac ! il ceinture le lion. Cric ! il l'étrangle comme un poulet. « Couac ! », fait le lion, découragé.

Mais voici venir le saran c'est le nom du roi), Athur, la sœur, et la suite. La déception se lit sur leurs faciès de barbares.

— Tuer le roi des animaux de cette façon-là ! s'exclame le saran... C'est pas possible !... Il y a de la combine !...

Samson vient de mettre le feu à la maison de son beau-père, après avoir massacré tout un chacun (d'après Véronèse, Pinacothèque de Munich).

— Que si !... dit Dalila. Je suis témoin !...

— On va bien voir !... reprend le saran, qui rôle comme un âne rouge. Faites approcher mon lutteur, et on va rigoler...

Apparaît une effroyable brute barbue, tout en muscles. Mais Dieu habite Samson. Malgré son gros bide, ses jambes frêles et ses seins quelque peu proéminents, Victor Mature (je veux dire Samson) écabouille le monstre. Le saran est convaincu. Une sorte de terreur se lit dans ses yeux de Philistin.

— Que veux-tu ? dit-il. Je te l'accorde !...

— J'veux épouser une Philistine, ma ! fait Samson.

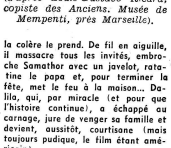
Dalila s'en pourlèche les babines.

— Tope-là ! dit le saran. Et choisis celle que tu désires...

— Celle-là !... fait Samson.

— Oh !... fait Dalila (avec des éclairs dans les yeux, car Samson a choisi sa sœur. On sent que ça va barder !...)

...Nous sommes en plein repas de noces. Les invités, tous Philistins, se conduisent, bien entendu, comme de véritables malfrats. Ils s'abreuvent, se goinfrent, se gorgent de nourritures diverses et fastueuses, tout en devinant des charades, ce qui ne fait de mal à personne. Samson, qui a perdu un pari (trente manteaux) s'abusera un moment (le temps de les récupérer sur des passants). Lorsqu'il revient, il trouve sa belle dans les bras de ce cochon d'Athur (il est toujours là, ce reître !...) Samson ;



Mort effroyable de Samathor, sœur de Dalila, transpercée par un javelot, le soir de ses noces (d'après Louis-Gustave Ricard, copiste des Anciens. Musée de Mempenti, près Marseille).

la colère le prend. De fil en aiguille, il massacre tous les invités, embrocha Samathor avec un javelot, ratatine le papa et, pour terminer la fête, met le feu à la maison... Dalila, qui, par miracle (et pour que l'histoire continue), a échappé au carnage, jure de venger sa famille et devient, aussitôt, courtisane (mais toujours pudique, le film étant américain).

Et notre Samson ?... Eh bien ! le voilà hors-la-loi. Robin-du-Désert, en quelque sorte. Il passe ses loisirs à kidnapper des caravanes, à s'approprier des cassettes de bijoux, et, quand l'occasion s'en présente, à matraquer deux ou trois mille Philistins à coups de mâchoire d'âne. C'est son arme secrète, à cet homme !...

Mais le saran, qui n'en peut mais, possède, lui aussi, une arme secrète. C'est Dalila (c'est Dalila, c'est l'agréable Heddy Lamarr : c'est tout dire) :

— Je te l'amènerai ! jure cette dangereuse jeune personne. Mais il me faut des sous... (On n'a rien pour rien, même dans la Bible !...)

Et sous un ciel d'étoiles en technicolor, par une piste de sable rouge en technicolor, elle arrive dans une oasis en technicolor. Là, comme de juste, elle rencontre Tarzan (je veux dire Samson). Elle lui joue la grande scène de la séduction. Et il marche, le pauvre benêt !... Alors commence une vie inimitable. Vautrés sur des coussins qui rendraient furieux un troupeau entier de taureaux, les deux amants se plongent dans les voluptés. Le jour, ils se baignent

Dalila offrant la coupe fatale à Samson. (Cette composition est attribuée à Eugène Deveria, peintre romantique. On la trouve chez les bouguinistes).

dans une eau limpide qui fait penser à Eden-Roc. Les palmiers sont en stuc, les rochers en carton coloris. Mme Nathalie Kalmus, reine du technicolor, s'en donne à cœur joie. (Dans la salle, on entend des bruits étranges. Ce sont des dents qui grincent...) Quand Samson sort de l'eau, il s'essuie avec une très belle serviette éponge bleue, ce qui semblerait prouver que les Philistins, qui qu'on dise, n'ignorent pas les progrès de la technique... Mais, au milieu de ces délices, Dalila n'oublie pas sa vengeance :

— Chéri, dis-moi ce qui fait ta force...

Après quelques réticences, le gros imbécile se laisse faire :

— Chéri, fait-il, ma force, elle est dans mes jolis cheveux frisés...

Le sort en est jeté. Le destin de Samson est fixé. La coptieuse Dalila va lui offrir un coup de pinard, dans lequel, au préalable, et suivant la plus périmée des formules de romans policiers, elle a versé un narcotique. Il boit, le crétin. Et il s'endort. Aussitôt, elle le tond comme un œuf et appelle ses petits copains de la police philistine.

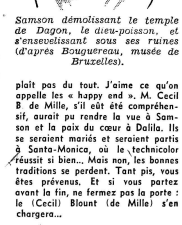
Le pauvre idiot se réveille enchaîné. Qui pis est, ces effroyables Philistins (de la sale graine de flics, allez !...) lui brûlent les yeux avec

Samson aveugle poussant la meule. Cette fresque est attribuée à David. (On prétend que les chaînes ont été rajoutées par un petit maître de la fin du XVIIIe).

une épée chauffée au rouge (tout comme dans Michel Strogoff).

Bon. Voilà notre Samson qui tourne la meule. Tout le monde se moque de lui. Dalila sent le remords qui lui vrille l'âme. Le dieu d'Israël commence à la visiter. Elle s'est vengée, mais elle aime Samson. Pendant ce temps-là, les cheveux repoussent. Et voici qu'un beau jour notre imbécile retrouve sa force surhumaine. Justement, les prêtres ont décidé de l'immoler à leur divinité, Dagon, le Dieu-poisson.

Samson est amené au temple, cependant qu'une foule élégante, et qui se nourrit de pochettes-surprises, attend l'heure du supplice. On se croirait au Palais des Sports... Je ne vous cacherai pas plus longtemps que Samson, s'arc-boutant aux piliers du temple, le fera crouler comme un château de carton-pâte, écrasant, jusqu'au dernier, ces infects Philistins... Les Philistins crèvent tous (bien fait pour eux), le saran crève (bien fait pour lui !), Athur claque (bien fait !!... Mais Samson et Dalila meurent aussi. Et ça, ça ne me



Samson démolissant le temple de Dagon, le dieu-poisson, et s'ensevelissant sous ses ruines (d'après Bouguereau, musée de Bruxelles).

plaît pas du tout. J'aime ce qu'on appelle les « happy end ». M. Cecil B de Mille, s'il eût été compréhensif, aurait pu rendre la vue à Samson et la paix du cœur à Dalila. Ils se seraient mariés et seraient partis à Santa-Monica, où le technicolor réussit si bien... Mais non, les bonnes traditions se perdent. Tant pis, vous êtes prévenus. Et si vous partez avant la fin, ne fermez pas la porte : le (Cecil) Blount (de Mille) s'en chargera...

Françoise Giroud : Maurice Lehmann connaît la musique çà va rouler à l'Opéra

L'OPERA n'est pas seulement une place et un théâtre : c'est un guêpier. Mais vingt-sept ans de théâtre ont tissé à son nouveau directeur, Maurice Lehmann, une solide cuirasse.

Peut-être est-il même tout entier gainé de crocodile, comme ses pieds, qui ne reculent jamais avant de sauter.

Sa nomination, en remplacement de M. Hirsch, il ne l'a pas sollicitée. L'Opéra a beau être plein de petits rats, ce n'est pas un fromage. Huit cents personnes — et cinq cents à l'Opéra-Comique — y attendent de M. le directeur un mélange de compétence, d'autorité, d'équité, de... enfin de toutes sortes d'autres vertus que Dieu le Père pourrait seul revendiquer.

En échange de quoi, il reçoit 180.000 francs par mois, c'est-à-dire à peine plus que ce que coûte chez un grand tailleur l'habit dans lequel il s'incline, les soirs de gala, devant les souverains étrangers.

Faire à la fois du théâtre et de l'argent

Au cours de sa longue carrière, Maurice Lehmann a dirigé onze théâtres. Les résultats de ces pertinentes gestions ornent les murs de la très belle villa d'Auteuil, qu'il habite depuis 1936. Un Renoir par-ci, deux Cézanne par-là, un Tintoret, un Rembrandt, un Picasso..., on ne sait ce qu'il faut admirer le plus : les toiles de maître, ou le maître des toiles.

Tout homme qui a atteint et qui dépasse, à 55 ans, le but qu'il se proposait à 20 est admirable.

Maurice Lehmann voulait faire à la fois du théâtre et de l'argent : il a donc pleinement réussi ; ce qui lui donne le teint frais, l'œil vif, le verbe gai des êtres sans regrets, sans remords et sans dettes.

Non seulement il fait du théâtre, mais il fait le théâtre qu'il veut. Pas la moindre petite amertume du monsieur qui aurait préféré monter Shakespeare. Non seulement il fait de l'argent, mais il en fait ce qu'il veut, c'est-à-dire des tableaux, du confort, des voyages.

Vous connaissez l'expression populaire par laquelle les gars de Paris indiquent que tout va bien. « Ça roule ! », disent-ils. Voilà Chez Maurice Lehmann, ça roule !

Ça roule au Châtelet, que la Ville de Paris lui a confié en 1928. Ça roulera à l'Opéra, parce que dans tous les sens du mot il connaît la musique.

Il fut déjà le directeur de cette honorable institution tout de suite après la Libération. Son rôle consista alors essentiellement à mettre de l'ordre dans la maison. Tout le monde ne fut pas d'accord pour rentrer dans cet ordre-là. Il donna donc sa démission, après neuf mois, et, s'il accepte d'y revenir aujourd'hui, c'est en connaissance de cause.

— Tiens, a-t-il dit en arrivant, il n'y a donc plus de ténor, ici ?

On reconnut que le ténor manquait.

— Et Un Tel ?... Pourquoi ne l'a-t-on pas retenu, mis sous contrat ?

— Il demande un million par mois, fut la réponse.

— Il faut le lui donner, dit Lehmann.

— Mais le contrôleur refusera !

— Alors, que le contrôleur chante ! Ça ne lui coûtera rien. Aux spectateurs non plus, d'ailleurs, parce qu'il n'y en aura pas.

Déjà, lorsqu'il prit le Châtelet, l'ancien directeur lui confia :

— Ici, on ne monte que des tours, mais on gagne sur les économies que l'on fait.

— Moi, répondit Lehmann, je vais essayer de monter des succès et de gagner à force de dépenser.

Les résultats sont là : le Châtelet ne désemplit pas depuis 1928, depuis qu'il importa d'Amérique *Show Boat* et qu'il transforma la vieille scène en théâtre d'opérettes à grand spectacle.

De l'homme d'affaires, il a les chevaux-vapeur, les lunettes d'écaille, la rapidité dans la décision et le sens de l'utilisation de l'argent. 20.000 francs par mois à un mauvais collaborateur, c'est du gâchis. 40.000 à un bon, c'est

Voici tous les collaborateurs de Maurice Lehmann, du Châtelet, que le nouvel administrateur de la réunion des théâtres lyriques nationaux va, sinon quitter, du moins voir moins souvent. C'est avec cette équipe que Maurice Lehmann a pu monter « Pour Don Carlos », l'opérette de Francis Lopez qui tient l'affiche depuis le 20 décembre 1950.

du rendement. Fort de ces principes, si éloignés des traditions administratives et du culte du rond-de-cuir, il se devait d'aimer l'Amérique et les Américains. Il aima également une Américaine, et l'épousa.

Mais il est resté typiquement français par la verve, la gouaille et l'art, si rare ailleurs, de ne pas se prendre trop au sérieux. Ce grand patron est tout de même un valet de Molière. C'est d'ailleurs ainsi qu'il débuta, avant l'autre guerre. (Il faudra bientôt leur donner des numéros, aux guerres, pour s'y reconnaître !)

Ses parents, petits commerçants, ne l'opposèrent pas à une irrésistible vocation, qui se traduisit par un deuxième prix de comédie au Conservatoire. Mais le sanglant spectacle du monde se donnait alors du côté de la Marne et de Verdun. Il s'en fut, volontairement, jouer le rôle obscur du fantassin Lehmann, au 144e R. I., revint grièvement blessé et retourna au Conservatoire, d'où il sortit cette fois avec deux premiers prix et un engagement au Français.

Plutôt les tranchées que la Comédie-Française

Ce fut son premier contact avec une scène nationale. Il affirme que, tout bien pesé, il préférerait recommencer cinq années de tranchées que cinq années de Comédie-Française.

Moyennant 194 francs par mois, les blessures qu'il y récolta furent moins meurtrières, mais plus tenaces. Mais il y fit au moins une excellente rencontre : celle de la jeune et jolie Américaine, éprise, elle aussi, de théâtre, qui était venue étudier au Conservatoire de Paris et qui avait épousé un autre pensionnaire du Français, Polak. Elle divorça pour devenir Mme Maurice Lehmann, tandis qu'il divorçait de la Comédie-Française pour jouer à la Porte-Saint-Martin.

Lorque l'un des directeurs mourut, il prit sa place et renonça bientôt à jouer la comédie pour la faire jouer aux autres. On peut dire sans exagérer que partout où il passa il sut remplir à la fois la salle et la caisse.

Si Maurice Lehmann attire généralement le grand public dans les théâtres qu'il dirige, c'est peut-être parce qu'il ne le méprise pas et qu'il a sensiblement les mêmes goûts que lui. Il aime la musique légère, la voix de Luis Mariano, les histoires qui finissent bien et où la morale triomphe.

On a l'impression que la misère, la haine, la violence, la peur, la révolte le trouvent à la fois surpris et peiné, et qu'il se dit au fond de lui-même :

« Allons, allons, avec un peu de bonne volonté, des fortifiants et quelques messes, tout cela s'arrangerait très bien. Ce qu'il manque, là-haut, c'est un bon administrateur... »

On sort d'un entretien avec lui comme de la lecture de *Reader's Digest*, avec le sentiment d'habiter un monde où les bons sont récompensés, les méchants punis, où les assassins meurent dans le repentir, après une conversation avec l'aumônier de la prison, et où tout homme actif, honnête et courageux, doit immanquablement posséder à 45 ans une petite maison de campagne, où il vit heureux, entre son épouse fidèle, son frigidaire et sa progéniture reconnaissante, qui sera à son tour active, honnête et courageuse.

Il a élevé avec beaucoup de soin et d'amour cinq enfants : les deux filles qu'il eut avec sa femme, les deux filles et le garçon qu'elle avait eus de son premier mariage.

La grande villa d'Auteuil a d'ailleurs la gaîté et les murs bruissants d'une maison où retentirent beaucoup de rires d'enfants. Un deuil cruel l'a assombrie lorsque le garçon, déporté par les Allemands, ne revint de l'enfer de Buchenwald que pour mourir d'épuisement dans le paradis de sa jeunesse heureuse.

L'une des filles de Mme Lehmann s'est mariée en Amérique. L'autre, mariée à Paris, représente ici les intérêts du fameux docteur Gaylord Hauser. Mais, malgré la résistance paternelle, le démon du théâtre a saisi l'une des filles de Maurice Lehmann. Elle est au Conservatoire ; l'autre étudie le piano.

Je ne sais lequel de ses enfants il confia à des éducateurs jésuites ; il s'en ouvrit un jour à Jacques Prévert. On imagine les réactions que cette confidence suscita. Prévert, révulsé, alterna sa plus brillante tirade anticléricales avec de larges rasades de whisky. Et, attristé, Maurice Lehmann disait seulement :

— Vous buvez trop, monsieur Prévert, vous buvez trop.

Les scénaristes : Prévert, Cocteau, Pierre Benoit, Pagnol...

Mais il est néanmoins, bien avant qu'ils fussent célèbres, le flair et l'intelligence d'engager Prévert et Jean Aurenche comme scénaristes, Claude Autant-Lara comme directeur technique des films qu'il réalisa, c'est-à-dire *L'Affaire du courrier de Lyon, Le Ruisseau.* Plus tard, il tournra aussi *Fric-Frac, Une jeune fille savait...*

Ses échecs, rares, il les rencontra surtout avec de bonnes pièces graves, et particulièrement avec le *Napoléon unique* de Paul Raynal, ce qui le découragea un peu d'en chercher et le dirigea plus fermement encore vers la grande opérette, où il ne compte plus ses triomphes. *L'Auberge du Cheval-Blanc* a été représentée six mille fois devant trois mille personnes.

Pour la dernière en date, *Pour Don Carlos*, il a dépensé 72 millions. C'était la vingt et unième. Il a emprunté l'argument à un académicien, qui est aussi l'un de ses plus vieux amis : Pierre Benoit. Et il se flatte d'avoir dans ses tiroirs un bulletin de réception signé de Marcel Pagnol et de Jean Cocteau, parce qu'il voudrait persuader les grands auteurs que l'opérette n'est pas un genre mineur. Il ne quitterra pas le Châtelet avant d'avoir réglé et mis en scène les derniers détails du *Rossignol de Mexico* ; après quoi il se consacrera aux rossignols de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.

Il a nommé, pour le remplacer pendant les trois années qui le lient par contrat aux deux scènes lyriques nationales, son ami Benoist-Léon Deutsch, directeur des Nouveautés. Mais, avec un peu de chance, et il n'en manque pas, il retrouvera dans trois ans, au Châtelet, son *Rossignol* mexicain toujours vaillant

A propos de son prédécesseur, M. Hirsch, il se garde bien d'avoir une opinion, sinon pour lui rendre hommage d'avoir inscrit au répertoire de l'Opéra le poème symphonique de Paul Claudel et Honegger : *Jeanne au bûcher*. Il croit aussi, mais il ne l'a pas encore vérifié, que parmi les bonnes choses de faites il trouvera l'engagement de la fameuse cantatrice américaine Marie Powers.

On sait que les pensionnaires de l'Opéra reprochèrent fort à M. Hirsch la promotion rapide de Lyane Daydé au rang de danseuse étoile.

« Cet excellent corps de ballet, le meilleur du monde, où il n'y a plus que des danseuses étoiles... », dit, avec un bon petit sourire, Maurice Lehmann. Mais il ne dit rien de plus.

En fait, elles sont cinq. Et la maison compte cent soixante et onze danseurs, qui comptent sur Maurice Lehmann, qui ne compte sur personne.

Ceux qui ont été associés avec lui dans quelque affaire savent que le troisième jour il s'assure lui-même du nombre de timbres qui ont été achetés.

La migraine, seul tourment de cet homme heureux

Une femme jouit de son entière confiance : Mme Cintrat, sa secrétaire, qu'il continue à la Porte-Saint-Martin, où elle avait écrit *Chantecler*, sous la dictée d'Edmond Rostand.

C'est à elle que l'on demande, avant d'affronter Maurice Lehmann :

— Est-ce que le patron a sa migraine ?

C'est le seul moment où il perd sa cordialité. Les plus grands spécialistes du monde n'ont pas qui le guérir de ce mal chronique dont il souffre depuis vingt-cinq ans.

Il connaît tout Paris, mais ne fréquente assidûment que quelques amis chers, avec lesquels il peut enfin se détendre en parlant... théâtre.

On peut lui demander :

— Quelle est la pièce de Porto-Riche que Lanteime a jouée en 1912, à la Renaissance ?

Il répond sans hésiter :

— *Le Vieil Homme*... Et c'était en 1911.

S'il a un jour le temps de se reposer, il jouera beaucoup au golf. Du moins, il le croit, comme il croit qu'il a envie de se reposer, comme il croit qu'il n'a pas envie de diriger l'Opéra. Mais si on lui retirait brusquement tous ses jouets pour lui mettre une canne de golf entre les mains, avec la faculté de s'en servir toute la journée, je crois, moi, qu'il s'en donnerait un grand coup sur la tête. Et, le lendemain, les anges apprendraient à chanter convenablement en chœur, dans une mise en scène de Maurice Lehmann.

R. L. D

APRÈS L'ÉCOLE

Les enfants ont toujours une petite défaillance vers 4 ou 5 heures... à l'heure des "devoirs".

Donnez leur donc une tasse de thé au lait avec tartines de beurre ou de confiture.

Tonique et léger, le thé leur donnera du "montant".

THÉ DE L'ÉLÉPHANT

Le document dont tout le monde parle cette semaine

DANS ELLE

VOICI COMMENT ELIZABETH (APPRENTIE-REINE) VIT AVEC SON PRINCE CHARMANT

PAR MARION CRAWFORD GOUVERNANTE DES PRINCESSES ROYALES (auteur de "J'AI ÉLEVÉ ELIZABETH et MARGARET")

ELLE vous présente aussi ses 20 modèles super-pratiques LE DEUX PIÈCES "VILLE et TRAVAIL"

JEP & CARRÉ

Après la barbe, il vous faut TARR

Mise à vif par le rasoir — même électrique — votre peau a besoin d'être apaisée, protégée contre les microbes. Il lui faut reconstituer ses cellules endommagées. Aidez la : TARR est fait pour ça !

Après la barbe, quelques gouttes de TARR : plus de feu du rasoir ni de boutons ! Une peau saine, souple, douce, fit pour eu jour plus facile à raser...

TARR (avec ou sans vaporisateur) : chez tous les coiffeurs, parfumeurs, pharmaciens, grands magasins.

L'usage du vaporisateur vous fera réaliser 25 % d'économie.

TARR

Une Création SCHERK

Le grand geste d'une grande marque

Aux cadeaux que vous recevrez pour les fêtes de fin d'année, ESKA ajoute le sien en vous permettant d'acheter à des prix vraiment exceptionnels des montres ESKA de haute précision.

Synthèse de toutes les qualités de la merveilleuse industrie horlogère suisse, les Montres ESKA en symbolisent l'élégance et la précision.

Demandez à votre horloger de vous présenter la collection ESKA "Série du Bonheur".

PUBLICIS